



HAL
open science

Penser géographiquement

Mathis Stock

► **To cite this version:**

Mathis Stock. Penser géographiquement. Demain la géographie. Permanences, dynamiques, mutations., Jun 2006, Avignon, France. pp.23-37. halshs-00329622

HAL Id: halshs-00329622

<https://shs.hal.science/halshs-00329622>

Submitted on 13 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Penser géographiquement

Stock M.¹

¹ Laboratoire Chôros - École Polytechnique Fédérale de Lausanne
Station 16 - CH-1015 Lausanne
mathis.stock@epfl.ch

Résumé

Quels problèmes adressons-nous en géographie ? Quels pourraient être les contours de la géographie de demain ? Cette contribution entend proposer de nouvelles façons de faire en géographie, fondées sur une réflexivité accrue de la part des géographes. Elle s'appuie sur une lecture de l'histoire récente de la géographie afin de mettre en piste des efforts méta-théoriques nécessaires pour une géographie renouvelée et utilisée pour un traitement symbolique plus pertinent des questions d'espace par les géographes. Bref, penser géographiquement.

Mots-clés

Géographie, Concepts, Théorie, Épistémologie, Questionnements géographiques, Imagination géographique.

Lorsque le mathématicien allemand David Hilbert est intervenu au Congrès de mathématiques en 1900 à Paris, il a proposé 23 problèmes non-résolus en mathématiques. Il les a posés à ses collègues qui les ont reconnus comme tels et qui se sont attachés, au fil du XX^e siècle, à les résoudre ou à les rejeter comme problèmes. Certains ont été résolus, d'autres réfutés.

Ce Géopoint 2006 s'interroge sur la science géographique de demain : deux voies me paraissent possibles pour relever le défi qui m'était posé par les organisateurs dans cette conférence inaugurale. L'une serait de poser effectivement quelques problèmes non-résolus, d'ordre théorico-empirique, aux géographes que l'on pourrait discuter, amender, résoudre, rejeter. L'autre serait de poser des questions d'ordre épistémologique, mener une réflexion sur les fondements épistémologiques et méta-théoriques de la géographie. En effet, l'enjeu fondamental me semble résider dans le dépassement des modalités du « penser géographiquement » que nous avons mises en œuvre jusqu'ici. Cela revient à déconstruire un certain nombre de conceptualisations qui sont prises comme allant de soi (*taken-for-granted*). Je défends la thèse que nous avons forgé un certain nombre d'oppositions qui nous empêchent de développer une perspective différenciée sur le monde. On peut en donner, sans souci d'exhaustivité, la liste suivante :

- individualisme méthodologique vs holisme ;
- théorie vs empirie ;
- décrire vs expliquer ;
- terrain vs statistique ;
- abstrait vs concret ;
- quantitatif vs qualitatif ;
- analyse spatiale vs géographie sociale / culturelle ;
- géographie physique vs géographie humaine ;

- mondes extérieurs vs mondes intérieurs ;
- subjectif vs objectif ;
- cognitif vs corporel ;
- constructivisme vs réalisme ;
- espace vs société ;
- espace vs spatialité ;
- espace vs lieu ;
- individu vs société ;
- lieu / territoire vs espace ;
- nature vs culture ;
- perception vs pratique ;
- représentation / imaginaire vs réel.

L'une des tâches qui est devant nous consiste à réarranger l'ensemble de ces concepts - et d'autres qui m'échappent - afin d'arriver à une façon plus adéquate de faire de la géographie. Voici la thèse que je souhaiterais formuler. Je suis en effet persuadé que nous devons prendre du recul et nous demander : la façon dont nous procédons actuellement est-elle pertinente ? Est-ce que nos outils cognitifs - les concepts, les modèles, les théories - sont suffisamment au point pour nous permettre d'imaginer et d'exprimer adéquatement la réalité ? « Pertinent » veut dire ici : relativement congruent par rapport à la réalité, c'est-à-dire le développement d'un langage plus différencié (cf. N. Elias (1996) pour l'emploi du terme « *wirklichkeitsangemessen* » par rapport à d'autres théories du rapport entre symbolique et réel).

Pour y arriver - mais dans l'activité scientifique, on n'y arrive en fait jamais, car la pensée est toujours en mouvement - nous devons donc mettre à l'épreuve les différents outils cognitifs dont nous disposons. Ceci nécessite que nous débattions, que nous nous critiquions mutuellement. Ceci nécessite donc aussi une rupture par rapport à ce que nous vivons actuellement, c'est-à-dire l'absence de débat, une clôture relativement plus grande des positions des uns et des autres. Cela nécessite aussi de dépasser le « nationalisme scientifique », qui est un problème pour ceux qui veulent s'ouvrir, et une chance pour ceux qui ne le veulent ou ne le peuvent pas (À la différence des mathématiques dont les circulations se font facilement au niveau mondial, la géographie est davantage cloisonnée en domaines linguistiques : c'est notamment un problème pour la géographie française dont les apports ne sont pas (re)connus à l'étranger. C'est lié au fait aussi qu'en France, on peut toujours publier des livres qui font comme si la géographie était bornée par la francophonie. Pour des exemples récents on se reportera à H. Gumuchian (2003) et P. Buléon & G. Di Méo (2005) dont les bibliographies sont exclusivement constituées de contributions en langue française). Enfin, cela revient aussi à apprendre à poser des questions, à constituer le monde en problème cognitif. Aujourd'hui, il prédomine une façon de faire tournée vers les réponses et nous avons appris à donner des réponses scientifiquement étayées. Certes, mais à quelles

questions répondons-nous ? Savons-nous aussi formuler les questions de façon adéquate ?

Je proposerai ici quelques questions - sur la pertinence desquelles on peut débattre lors de ce Géopoint 2006, et au-delà - qui sont à mon sens cruciales pour le projet cognitif de la communauté des géographes. Cette communication ici ne vise pas à donner des réponses toutes faites, voire des réponses tout court, mais à poser des questions, à réfléchir avec vous sur la ou les meilleures façons de faire avancer la science géographique (je considère ici que la géographie constitue une science, c'est l'un des implicites de cette contribution).

I. « Qu'est-ce que la géographie ? »

Afin de savoir dans quel cadre nous allons nous mouvoir ici, il convient de définir le champ disciplinaire. Cette définition organise le regard géographique, elle le discipline au sens fort, mais elle délimite aussi un champ de compétences et permet - pour le meilleur et pour le pire - de dire ce qui est géographique et ce qui ne l'est pas. À l'évidence, le risque de l'anathème - « ce n'est pas de la géographie ! » - est récurrent en géographie. Cependant, il émerge seulement si l'on présente une vue essentialiste de la géographie, définie une fois pour toutes.

Dans l'histoire de la discipline, plusieurs définitions concurrentes ont été données : « science de la Terre » (Ritter K.), « science des lieux » (Vidal de la Blache P.), « science du paysage » (Schlüter O.), « science de l'espace » (Haggett P.), « science des dimensions spatiales de la société » (Reynaud A., Brunet R., Lévy J., Werlen B.). On peut se référer à quelques exemples, dont l'analyse de détail révélerait des aspects remarquables de la façon dont les géographes définissent leur discipline (cf. encart).

Nous avons une possibilité de sortie de cet essentialisme en disant : « geography is what geographers do » (Parkins C. 1934), qui n'est tautologique qu'en apparence. Cette définition évite qu'on définisse la géographie une fois pour toutes. Elle insiste sur les actions que les géographes - définies par eux-mêmes ou par d'autres - effectuent et pensent être « pertinentes » dans leur activité cognitive spécifique. Le « faire » est au centre. L'approche épistémologique centrée sur la pratique des scientifiques, telle qu'elle est par exemple mise en œuvre par la philosophie pragmatique (Rorty R., Quine W.) ou la sociologie pragmatique (Callon M., Latour B.) permet d'étayer théoriquement cette position.

Je défendrais la thèse selon laquelle plutôt que de s'interroger sur l'essence de la discipline - la question « qu'est-ce que » y invite, avec son fond ontologique -, il est plus adéquat que nous nous interrogeons sur les questionnements que nous adressons, les problèmes que nous instituons comme tels. Cela revient, entre autres, à suivre M. Meyer (1995) dans la voie visant à remplacer l'ontologie par la « problématologie ». Car il ne suffit pas de juxtaposer les différentes définitions de la discipline, de faire comme s'il s'agissait de « paradigmes » qui seraient « incommensurables » dans le langage de T. Kuhn (1993). Encore faut-il comprendre les raisons ou les ressorts des choix opérés. Et, aujourd'hui, nous n'avons pas fait cet effort qui consiste à évaluer la pertinence heuristique des différentes façons de faire scientifiquement de la géographie.

Encart :

Quelques définitions de la géographie

• C. Vallaux

« La Géographie prend tous les accidents de la surface terrestre qu'il est possible de représenter sur des cartes, et elle tâche de découvrir entre ces masses et ces lignes des liens rationnels. À ce titre, elle s'appelle la Géographie physique et fait partie des sciences naturelles. La Géographie prend aussi les masses et les groupes humains en rapport avec les nécessités physiques où ils vivent, leur expansion sur le globe et les modifications de diverse nature qu'ils font subir à la surface terrestre. À ce titre, elle s'appelle Géographie humaine et fait partie des sciences sociales » (*Les Sciences géographiques*, 1929, p. 4).

• R.K. Kinvig

“The science that describes the earth's surface with particular reference to the differentiation and relationship of area” (“The geographer as humanist”, *The Advancement of Science*, 1953, p. 158).

• R. Hartshorne

“Geography is concerned to provide accurate, orderly, and rational descriptions and interpretations of the variable character of the earth's surface” (*Perspectives on the Nature of Geography*, 1959, p. 21).

• J.O.M. Broek

“To understand the earth as the world of man, with particular reference to the differentiation and integration of place” (*Compass of Geography*, 1965, p. 79).

• E.A. Ackerman & al.

“the study of spatial distributions and space relations on the earth's surface” (*The Science of Geography*, 1965, p. 8).

• R.D. Sack

“Besides its well-known task of keeping track of the location of things, geography analyses the manifold physical spatial relations among activities on the surface of the earth in order to attain a scientific understanding of the significance of space for human behaviour” (*Conceptions of spatial thought*, 1980, p. 14).

• P. Haggett

“The study of earth's surface as the space within which the human population lives” (“Geography”, in Johnston & al., *Dictionary of Human Geography*, 1981, p. 133).

• E. Jones

“The focus of all geographical enquiry is place. This implies location on the earth's surface, the relationship between it and other locations, and the processes affecting changes in those relationships” (“On the specific nature of space”, *Geoforum*, 1984, 15, p. 5).

• R. Brunet

« L'une des sciences des phénomènes de société. La géographie a pour objet la connaissance de cette œuvre humaine qu'est la production et l'organisation de l'espace » (*Les Mots de la géographie*, 1993).

• J. Lévy & M. Lussault

« Science qui a pour objet l'espace des sociétés, la dimension spatiale du social » (*Dictionnaire de géographie*, 2003).

Donc, je pose la question suivante qui a pour ambition de remplacer la question « qu'est-ce que la géographie ? » : « à quoi sert la géographie ? » ou « la géographie pour quoi faire ? » qui exprime le problème non pas par un état, mais par une visée, un projet d'ordre pratique, car il faut « faire » quelque chose, fût-ce engager une action de cognition, mais aussi se déplacer sur le terrain, observer, communiquer,

collecter des matériaux, traiter des données, etc. On peut exprimer cela plus précisément en demandant : « quelle visée cognitive ou quel projet cognitif la géographie développe-t-elle ? » et/ou « quels problèmes cognitifs sont traités dans une discipline qui s'appelle et qu'on appelle « la géographie » ? »

Il s'agit de questions qui visent à se placer sur un terrain non-essentialiste, voire non-réaliste et qui empruntent à l'épistémologie d'ordre constructiviste. Celle-ci place un observateur dans une position de cognition par rapport au monde. Ce dernier est institué comme problème cognitif dans une certaine perspective. Ces perspectives ou ses « dimensions » sont variables selon les observateurs. La géographie développe donc une certaine perspective, un projet - qui est à définir et dont on ne cesse de débattre - d'ordre cognitif sur le monde.

Je donnerais comme réponse provisoire à cette question : le projet cognitif de la géographie réside dans le questionnement des multiples manières dont l'espace est constitué/mobilisé par les sociétés humaines. La géographie comme discipline scientifique consiste donc en une « figuration », en un ensemble d'humains observant - dotés d'outils spécialisés et forgés à cet effet - d'autres humains dans leurs compétences géographiques mises en œuvre dans différentes actions.

Cette définition relativement large permet de se rendre compte qu'il n'y a pas qu'une seule question ou qu'un seul questionnement possible, mais que la géographie propose une multitude de questionnements. Ceci a deux implications : d'abord, en posant de multiples questions, nous évitons une définition étriquée selon laquelle la géographie pose la question « où ? » et « pourquoi là et pas ailleurs ? ». Ce point permet notamment de récuser la définition de la géographie comme « science de l'espace », car, outre l'espace, le paysage et la question du milieu font également partie de la géographie (cf. aussi A. Berque (1995) sur cet argument). À moins que l'on considère que « l'espace » ou « la dimension spatiale » constitue le concept englobant de tous les concepts géographiques (territoire, milieu, lieu, paysage, distance, localisation, etc.). Ceci est osé, car tranche avec l'idée d'un objet à part nommé « espace ». Il a pour inconvénient de ne pas être conforme à l'emploi du terme en philosophie et en mathématiques, et de contenir le risque de revenir à la confusion dissipée par les efforts de D. Bartels, R. Brunet, J. Lévy, B. Werlen et autres pour assigner une place au concept d'espace. Il a pour avantage de ne plus avoir besoin, dans les exposés théorico-empiriques, du concept empirique - par exemple un espace -, mais de désigner ses objets d'étude à un niveau moins synthétique (cf. M. Stock (2007) pour la mise en place d'un concept d'espace comme étant englobant). Cette définition exige également une nouvelle problématisation de la distinction - connue seulement depuis P. Vidal de Blache et sans doute à remplacer - entre « géographie humaine » et « géographie physique » (cf. A. Reynaud (1982) pour la proposition concurrente sous l'appellation d'analyse spatiale, d'analyse écologique, d'analyse régionale et J. Lévy (1999) pour la proposition d'une géographie analytique et d'une géographie synthétique), car la géographie est « humaine » *per definitionem*. Les processus purement bio-physiques - c'est-à-dire sans la dimension symbolique - étant pris en charge par d'autres disciplines. Sans entrer en profondeur dans ce problème, on peut estimer acquis aujourd'hui que le monde bio-physique est non seulement

un problème d'ordre bio-physique, mais aussi d'ordre social et symbolique (Latour B. 1991 ; Berque A. 2000 ; Lussault M. 2003a ; Zierhofer W. 2000). Ainsi, la question du lien société/nature peut trouver sa place en géographie en dépassant la distinction « physique »/« humaine ».

En second lieu, on peut poser des questions de niveaux d'abstraction ou de synthèse différents : la question du rapport entre homme et milieu est plus englobante que celle de la localisation des activités humaines ; la question de l'organisation de l'espace est plus synthétique que celle de l'organisation de l'espace urbain, etc. Ce qui est en jeu, c'est donc la reconnaissance qu'il n'existe pas qu'un seul niveau d'abstraction sur lequel se situe le travail cognitif en géographie. S'y ajoute la multiplicité des perspectives adoptées, et de ce point de vue, il est frappant de remarquer que les textes en géographie sont trop souvent composés de façon unidimensionnelle. Cette unidimensionnalité qui consiste à poursuivre le développement sur un seul niveau, soit empirique, soit théorique, soit méthodologique sans « entremêler les fils » pour utiliser une métaphore issue du tissage, c'est-à-dire sans varier les niveaux de problématisation, est sans doute à dépasser. Il faut envisager des niveaux épistémologique, conceptuel, théorique, empirique, méthodologique, technique, interrogeant des lieux singuliers ou génériques, mais aussi des objets matériels, des idées, de la communication, etc. Tout cela fait partie du questionnement géographique et donc de la discipline « géographie », si tant est que nous le décidions.

Mais, quelles sont alors les questions que l'on pose en géographie ? Je propose sept questions - que j'appelle les « sept questions magiques » de la géographie - que nous adressons aujourd'hui en géographie : elles correspondent aux pratiques des géographes d'une part, et aux pratiques des êtres humains d'autre part. Le traitement symbolique des pratiques de la *Lebenswelt*, effectué par le géographe, permet ainsi de distinguer, mais non d'opposer ces deux mondes différents (J.P. Ferrier (1984) fait la distinction entre les concepts de « territoire » réservé à la *Lebenswelt* et d'« espace géographique », concept scientifique). Nous ne suivons pas ici cette distinction, car « territoire » peut aussi être institué en concept scientifique. On peut exprimer ces questions par des verbes pour marquer leur caractère actif, de l'ordre du faire, voire de l'ordre du processus et de la dynamique, plutôt que par des substantifs, qui expriment plus volontiers, mais pas nécessairement, un ordre statique.

- 1) La question de la distance : un questionnement scientifique du « distanc(i)er », c'est-à-dire les multiples façons de gérer l'écart entre réalités sociales, les métriques des pratiques, l'accessibilité. De quelle façon la distance intervient-elle dans la réalisation de pratiques humaines ?
- 2) La question du rapport au monde bio-physique : le questionnement scientifique des multiples façons dont le monde bio-physique est mobilisé dans les actions humaines, soit comme risque, aménité, ressource, esthétique, etc., que ce soit lors des transformations matérielles ou des productions d'imaginaires et des représentations.
- 3) La question de la qualité des lieux : un questionnement scientifique sur le « qualifier », ce qui se traduit par un travail sur la qualité différentielle d'espace, classiquement prise en charge par ce qu'on a appelé « géographie

régionale » si cela concernait les lieux singuliers, ou « chorologie » si cela concernait des types de lieux (métropoles, stations touristiques). Plus profondément, ceci permet l'interrogation sur les qualifications scientifiques et sur la *Lebenswelt*, ainsi que sur l'adéquation entre qualité des lieux et projet formulé par les individus lors de leurs pratiques.

- 4) La question de la localisation : un questionnement scientifique sur le « localiser » – de quelle façon la position géographique joue-t-elle et comment expliquer les choix de localisation effectués ? – qui est aussi un « placer », car localiser une action à un « endroit » signifie aussi occuper une « place ». Les théories de localisation d'ordre économique sont jusqu'ici les plus répandues, mais d'autres types de rapport à l'espace sont possibles pour expliquer la « prise de place ».
- 5) La question du rapport à l'espace : un questionnement scientifique sur les référents spatiaux implique un travail sur la façon dont les individus et les collectifs, dans de multiples situations, donnent de la valeur aux lieux, aux limites, aux distances. Il s'agit d'un traitement symbolique de l'espace, notamment par le langage, l'image, le code, la programmation informatique, etc.
- 6) La question des limites : un questionnement scientifique sur le « délimiter » implique des questionnements sur la façon dont les humains se donnent des bornes, et comment les géographes les reconnaissent, par le tracé qu'ils donnent aux « aires » – « régions économiques », « aires culturelles », « aire d'influence » etc. – constituées par les pratiques humaines (Hartke W. 1959).
- 7) La question de l'agencement spatial : un questionnement sur l'« agencer » contient des réflexions sur la constitution d'agencements plus ou moins éphémères – un système de lieux par exemple ou une place publique – effectués par les acteurs d'une façon plus ou moins stratégique, plus ou moins « dans le feu de l'action » (Bourdieu P.). Individus et collectifs sont ainsi concernés par la façon dont les agencements s'effectuent et ont de l'effet sur leurs propres actions.

Ces questions sont relativement autonomes, parfois juxtaposées, parfois non, mais peuvent être développées comme si la géographie leur donnait un cadre institutionnel et disciplinaire légitime. Le rêve de la géographie unifiée – ce que H. Dürr (1999) nomme « *neo-holistic geography* » – peut, ainsi se réaliser et être dans la perspective des géographes. Mais pas parce que c'est une évidence ou que Kant l'a dit – c'était l'argument d'Alfred Hettner pour proposer une géographie régionale synthétique –, mais en raison d'un projet cognitif qui intègre différentes dimensions géographiques que l'on pourrait aussi traiter dans bien des disciplines différentes (On observe en effet que toutes ces questions sont aussi traitées dans différentes disciplines, allant de la science régionale à la sociologie urbaine, en passant par l'écologie humaine, l'économie spatiale, la science politique etc. Je n'en déduis pas pour autant un problème pratique ou épistémologique pour la géographie en raison de la concurrence d'autres disciplines ou de la prise en charge partielle des questions semblables par d'autres disciplines. Les limites nettes entre disciplines – c'est une perspective spatiale sans doute abusive – n'existent pas et ne nous concernent donc pas. Sauf à considérer la dimension politique et économique

du champ scientifique, avec ses besoins en « postes » et la pérennité assurée par reproduction).

Pour aller plus loin, on pourrait se demander quel projet cognitif permettrait une vue synthétique et une intégration de ces multiples questions ? La question de l'habiter – qui comprend les pratiques intentionnelles et non-intentionnelles d'espace – est l'un des questionnements possibles (Knafou R. & Stock M. 2003 ; Stock M. 2004a ; Stock M. 2004b ; Stock M. 2006 ; Stock M. 2007). Elle pourrait donner une perspective cohérente pour la géographie de demain.

Post-scriptum. La géographie comme discipline est un processus, non un état défini une fois pour toutes : elle change sans cesse. La reconnaissance de ce fait nous enlève un grand poids : nous ne sommes plus obligés de jouer aux gardiens du temple de vérités anciennes, nous pouvons nous détendre. La géographie, c'est ce que font les géographes aujourd'hui, ce qu'ils feront demain, après-demain...

II. La géographie, hier

Deux aspects majeurs orientent le développement de la géographie. D'abord, l'histoire de la géographie, depuis au moins cinquante ans, est l'histoire de la créativité des géographes. Ce jugement peut surprendre dans un contexte francophone dans lequel nombre de commentateurs insistent sur l'inanité de la géographie, mais prend sens à l'aune de la diversité des phénomènes étudiés. En effet, tous les phénomènes humains sont dorénavant abordés à l'aide du regard géographique : sexualité, art, corps, pauvreté, violence, tourisme, communication, ville, imaginaire, commerce, vêtement, pomme, automobile, Internet, maison, loi, santé, vin, goût, saucisson sec, couleur, tatami, organismes génétiquement modifiables, chien, etc. (voir notamment le programme de la conférence mondiale de l'Union Géographique Internationale en 2004 de Glasgow pour se rendre compte de la diversité des objets géographiques). Ceci est une conséquence de la reconnaissance selon laquelle tous les phénomènes peuvent être constitués comme objets géographiques. Certains ne sont certes pas très développés en France, mais rien n'empêche de le faire.

Ensuite, parallèlement à l'expansion du regard géographique au-delà des questions de paysage, de lieux et de milieux, la fertilisation des approches géographiques par l'importation de théories, de modèles, de concepts venant d'autres disciplines a joué un grand rôle dans la créativité des géographes : phénoménologie, herméneutique, économie néo-classique ou hétérodoxe, sociologie compréhensive, structuraliste ou post-structuraliste, anthropologie structuraliste ou non, *cultural studies*, systémique, informatique, statistique (bayésienne ou non), mathématique, biologie, physique, chimie, aménagement, linguistique, psychologie ou psychologie sociale ou psychologie de l'environnement, épistémologie et sociologie des sciences ont été lus avec profit afin de croiser ces apports avec le regard géographique. Ce processus a apporté une démultiplication des approches et une diversité telle que certains parlent de « foisonnement » afin de caractériser l'état de la géographie.

Ce mouvement de fond de ces deux axes de développement s'inscrit dans au moins trois ou quatre « tournants » en géographie – il n'est pas facile de les distinguer en raison de leur interpénétration mutuelle – qui sont en lien étroit avec

d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Je les décrirai brièvement, sans pouvoir donner une perspective nuancée des apports et des limites (on trouvera une bibliographie indicative des différents tournants en fin d'article).

A. Tournant statistique et structuraliste

La « *quantitative revolution* » est terminée, dit Ian Burton (1963). En France un peu plus tard, mais l'importance de la mesure et de la mobilisation des techniques statistiques est dorénavant reconnue ; seule la statistique « bayésienne » – une interprétation subjectiviste de la probabilité – n'est guère investie. L'emploi des statistiques a été mis à profit pour reconnaître des « structures spatiales ». En effet, la thèse centrale de ce courant structuraliste est la suivante : il existe des structures spatiales « cachées » que le géographe doit « découvrir » (Haggett P. 1991), et on peut les modéliser par la variable « distance ». Ainsi, on obtient la reconnaissance de régularités – *patterns* – dont le principe organisateur réside dans la distance. Il s'agit là d'une ontologie et d'une stratégie heuristique physicalistes, d'une « physique sociale ». Tournée positivement, l'interprétation de ces « structures » se focalise sur la rationalité instrumentale des êtres humains qui consisterait à minimiser la distance et qui est énoncée dorénavant comme une « loi ». « *Tobler's first law of geography* » dit en effet que ce qui est proche a plus de chances d'être en interaction que ce qui est à l'écart : « *everything is related to everything, but near things are more related to each other than distant things* » (Tobler W. 1970). Je ne discuterai pas ici la pertinence de cette proposition qui transforme un proverbe populaire – « ce qui se ressemble s'assemble » – en proposition scientifique et qui est proche du modèle proxémique de Hall et de Moles.

Deux risques existent dans ce type d'approche : a) un modèle de l'homme peu adéquat et une ontologie de l'espace substantialiste ; b) un spatialisme avec des « lois de l'espace » et non de la « société ». L'idée selon laquelle « l'espace se découpe tout seul », comme disait R. Brunet (1997), est l'une des faces de ce qu'on a nommé « spatialisme » ; l'inférence sans contrôle des formes spatiales aux processus sociaux en est une autre. En effet, si l'objectif vise à découvrir non seulement les ressorts spatiaux, mais aussi les ressorts sociaux des formes, agencements, limites etc. – comme c'est le cas dans la géographie contemporaine – alors la question se pose : comment l'entrée par l'espace permet d'inférer le social ? Et la réponse semble être : c'est impossible dans l'état actuel de l'outillage conceptuel où social et spatial sont appréhendés comme étant deux entités différentes (Olsson G. 2007). Des critiques se sont en effet attachées à démontrer, entre autres, l'inadéquation de cette façon de faire dans une science sociale (Werlen B. 1995), mais aussi la faiblesse du modèle de la distance (Gatrell A. 1985), encore ou l'existence de problèmes théoriques (Lévy J. 1994).

B. Tournant « interprétatif »

Le tournant « interprétatif » (Ley D. 1985) mobilise surtout les concepts de l'herméneutique et de la phénoménologie et peut faire oublier l'appellation malheureuse « *humanistic geography* » qui pouvait faire penser à l'humanisme (voir les travaux d'E. Relph (1971, 1976) sur le sens des lieux, d'Y.F. Tuan (1971, 1974 et 1977) sur l'expérience de l'espace, d'A. Frémont (1999) sur l'espace vécu, d'A. Buttner (1980) sur l'ancrage. En France, deux spécialistes en la matière,

A. Berque et A.F. Hoyaux, explorent cette voie herméneutique et phénoménologique). Ancrer la géographie dans les sciences humaines et sociales est central pour cette approche. La thèse centrale est la suivante : l'espace n'existe pas indépendamment des interprétations des êtres humains, et c'est le sujet qui met en œuvre ces interprétations. De multiples valeurs assignées à l'espace peuvent être mises en évidence, la conception de l'espace ne correspond donc pas aux modèles spatiaux classiques. Ainsi, on constitue une opposition entre le sujet avec ses « subjectivités » et les structures « objectives ».

Le risque de cette approche est triple : a) le subjectivisme – faire comme si les êtres humains ne seraient que sujet et individu, et oublier l'insertion sociale – est présent, mais ce problème commence à être pris au sérieux ; b) la transfiguration du « sens », concept éminemment problématique en sciences humaines et de plus en plus critiqué qui se manifeste notamment par l'idée d'un sens immanent, essentiel des lieux ayant une « vocation » ; c) une idéologie de l'enracinement où de l'attachement à un lieu est valorisée comme positive, tandis que le « *placelessness* » (Relph E. 1976) est jugé négativement, exprimé par ce que l'on peut appeler le « modèle Heidegger-Moles » du rapport à l'espace (Stock M. 2007).

L'apport principal réside dans la dorénavant possible exploration de l'imaginaire, du discours, de l'image, des symboles à contenu géographique, longtemps restée absente de « l'imagination géographique ».

C. Tournant « actoriel »

Une autre façon de travailler avec un modèle de l'homme différent consiste à donner de l'importance aux théories de l'action. Il n'y a ni structures sociales ni structures spatiales, il n'y a que des acteurs ou des sujets qui constituent, dans l'interaction et l'intersubjectivité, de la sociabilité et de l'espace. En géographie, c'est le grand débat – à la suite des propositions de A. Giddens qui s'est intéressé à la géographie *via* T. Hägerstrand – des années 1980, entre « *structure* » and « *agency* » (structure et agir). Aujourd'hui, personne parmi les théoriciens ne parle plus de structure spatiale. Ceci est rejeté. Ce tournant travaille sur les façons dont les acteurs assignent du sens aux différentes manifestations du social.

L'argument est le suivant : l'action *stricto sensu* est développée uniquement par les individus ou ce que M. Lussault appelle les « opérateurs humains », non par d'autres entités. Toutefois, on a dépassé l'opposition entre individualisme méthodologique et holisme. Parler, à ce titre, d'une géographie par trop infestée par l'individualisme méthodologique, comme le fait A. Berque (2005), apparaît être un contresens total. Deux arguments à cela : a) les approches produisant des modèles structuraux se portent bien institutionnellement, bien que scientifiquement les avancées théoriques se fassent plus rares ; b) l'individualisme méthodologique ne fonctionne que dans un paradigme qui oppose individu et société. Or, de nombreuses tentatives existent dorénavant pour dépasser cette opposition dans les œuvres de A. Schütz, N. Elias, P. Bourdieu, A. Giddens, B. Latour en sociologie, et de N. Thrift, B. Werlen, J. Lévy et M. Lussault en géographie. Des options théoriques diverses – théorie de l'actant-réseau (Latour B.), théorie de la pratique (Bourdieu P.), théorie des figurations (Elias N.) – existent dorénavant pour ne pas s'enfermer dans une opposition stérile entre individu et société. Ceci va de pair avec une caractérisation toujours

plus « plurielle » de l'individu. L'individu dont s'occupent maintenant les géographes est constitué d'une identité plurielle, ce qui est révolutionnaire, après toutes les enquêtes sociales sur le « ménage » comme entité. Cette identité est sexuée, sexuelle, professionnelle, générationnelle, géographique, etc. (cf. B. Lahire (1998) pour la reprise de l'idée de « l'homme pluriel »). Ainsi, de l'espace est construit de façon permanente par une multitude d'acteurs aux logiques d'action différenciées et dont les discours expriment des valeurs différentes à l'espace.

Cela ne veut pas dire que les acteurs agissent librement. Développer un modèle d'action signifie s'intéresser aux différentes dimensions de l'individu social – sa dimension actorielle, axiologique, pragmatique, imaginaire – et d'en sonder les conditions spatiales, les règles sociales et leurs éventuelles transgressions, mais aussi les multiples interdépendances qui forment la condition humaine. Plusieurs modèles de rapports entre action et espace ont ainsi été imaginés, empruntant à différentes traditions philosophiques et sociologiques (Werlen B. 1997 ; Thrift N. 1996 ; Lussault M. 2000 et 2007).

Les risques d'une telle approche sont les suivants : a) une surdétermination de l'action au profit des conditions de possibilité de l'action ; b) une interprétation étroite de l'action comme stratégie, notamment dans la théorie de l'action rationnelle, c) l'assignation d'un sens aux actions humaines là où il n'y en a peut-être pas.

D. Tournant « post-structuraliste »

Tournant « post-structuraliste » : cela signifie que ce que l'analyse spatiale a appelé les « structures spatiales » est rejeté. Cela fait bien sûr écho avec les développements en sociologie et en philosophie – Jean Baudrillard, Jacques Derrida, Michel Foucault, Gilles Deleuze – qui rejettent le marxisme d'une part, l'anthropologie structurale d'autre part. « *There is no such thing as structure* », pourrait-on dire. Il n'y a ni structures sociales ni structures spatiales ; voire l'idée d'acteur ou de sujet est rejetée au profit de la centralité du discours et des nœuds dans un discours. Ce tournant appelé « post-structuraliste » surtout dans le monde anglo-saxon est de fait proche du « *cultural turn* », car il travaille sur les façons dont du sens est assigné aux différentes manifestations du social. L'idée de l'arbitraire du signe, la variabilité du sens est centrale notamment dans les théories portant sur le « discours ».

Les apports résident non seulement dans la déconstruction possible des discours scientifiques – c'est ainsi que depuis une quinzaine d'années on identifie la connaissance géographique acquise comme relevant d'une perspective colonialiste, blanche, masculine, et ce avec délectation. Ils permettent aussi de s'interroger sur les multiples significations d'un même signifiant : quelle signification assigner au drapeau tricolore ? Liberté, Patrie ou bien colonisation (Barthes R.) ?

Les risques contenus dans ce type d'approches sont au nombre de deux : a) l'insertion dans le courant post-modern(ist)e dont le message essentiel « tout se vaut » équivaut à un relativisme culturel et scientifique ; b) il s'agit d'une visée déconstructiviste certes efficace pour critiquer les discours dominants, mais il existe peu de propositions théoriques. Ces approches restent donc au niveau de la critique sans tentative de bâtir un corpus conceptuel cohérent.

E. Tournant « culturel »

Le « *cultural turn* » (Mitchell D. 1995), depuis la fin des années 1980 et le début des années 1990, structure les recherches empiriques et les débats théoriques dans le monde anglo-saxon. Bien que les définitions divergent, le message central est de ne pas (plus ?) considérer la culture comme « résidu » des analyses à base économique, mais comme essentielle. La thèse centrale est la suivante : « *culture is not a residual category, the surface variation left unaccounted for by more powerful economic analyses; it is the very medium through which change is experienced, contested and constituted* » (Cosgrove D. & Jackson P. 1987).

Cela opère un changement considérable dans la recherche d'explications, car depuis les années 1950 et la « quantitative revolution » et ce qu'on a pu appeler la « spatial analysis », on était plutôt à la recherche d'explications d'ordre économique et plus précisément basées sur la minimisation de la distance comme problème central des humains, interprété comme relevant de la rationalité instrumentale. Cette rationalité unidimensionnelle n'a pas donné les fruits escomptés, car l'objectif énoncé de disposer d'une théorie générale de l'espace sur ces bases n'a pas été atteint.

On parle dorénavant de la « nouvelle géographie culturelle » pour se démarquer de la géographie culturelle classique, vue comme étant ringarde, car elle fait comme si l'on pouvait cartographier la répartition de l'huile d'olive pour dire quelque chose de pertinent sur la culture, ou qui prend l'art, la science, etc. comme manifestations de la Culture. Bref, les tenants de la nouvelle géographie culturelle d'inspiration post-structuraliste cherchent à mettre en place une conception non-essentialiste de la culture. C'est-à-dire une conception où la culture n'est pas vue comme un être qui forme l'espace – « *inneres Wesen der Länder, Landschaften und Örtlichkeiten* » (Hettner A. 1927, p. 129) ne permettant qu'une seule interprétation –, mais qui permet des interprétations multiples des mêmes objets, vus jusqu'ici comme unidimensionnels : le jambon d'Aoste comme marqueur identitaire d'une « conscience régionale » des résidents (Pohl J. 1993) peut prendre une valeur esthétique et touristique pour d'autres. B. Werlen (2003) parle dans ce contexte de « deuxième tournant culturel », après celui du début du XX^e siècle où la « *Kulturlandschaft* » – le paysage formé par les civilisations ou cultures régionales – est issue d'une transformation du monde bio-physique par les techniques et cadres cognitifs culturellement façonnés (Thèse : bien que les variantes « possibilistes » et « déterministes » soient distinguées dans les écrits théoriques de P. Vidal de la Blache et de F. Ratzel, la mise en œuvre de ces approches est restée déterministe dans la géographie française tout comme dans la géographie allemande).

Le risque d'une telle approche est le suivant : a) définir le culturel comme étant l'englobant des sociétés humaines et ne pas savoir assigner une place au social. Du coup, on se pose aujourd'hui la question du lien entre géographie sociale et géographie culturelle, difficulté qui n'existe que si la définition, et donc la distinction entre « social » et « culturel », n'est pas clairement faite ; b) définir le culturel comme type d'activité spécifique, comme dans les « pratiques culturelles » telles que « aller au musée ou regarder la télévision ». Il s'agit donc d'un problème de définition du culturel, qui continue à poser problème. On pourrait distinguer le social du culturel par le fait que le culturel correspond aux « façons

de faire » et le social à l'ensemble des relations des individus entre eux, aux institutions, aux objets et technologies etc., médiatisés par de l'espace. Le culturel serait donc une modalité du social, tout comme la communauté, le groupe etc. Le culturel devient ainsi « *kollektive Sinnsysteme* », comme manière de faire partager.

Post-scriptum. Cette démultiplication des perspectives théoriques peut être interprétée comme un approfondissement de la spécialisation du travail scientifique et comme le développement d'un langage de plus en plus différencié. En même temps, ceci nécessite d'organiser la communication entre les champs spécialisés. Cette communication est totalement défaillante dans la géographie française, mieux assurée ailleurs.

III. Penser (géographiquement) demain

Comment penser géographiquement ? Nous connaissons maintenant les référents de notre rapport cognitif – les « sept questions magiques » – et la manière dont ce projet cognitif s'est développé récemment. Mais, comment mettre en œuvre notre travail cognitif ? Il s'agit là d'une question qui n'est pas propre à la géographie, mais qui se pose à tous les scientifiques. Et pourtant, en géographie nous avons eu et continuons d'avoir plus de mal car nous travaillons sur des rapports épistémologiquement moins « évidents » : la question du rapport sociétés humaines/monde bio-physique, celle du rapport sociétés humaines/espace sont originales dans des épistémologies qui appréhendent exclusivement ou le monde physico-chimique, ou le monde biologique, ou encore le monde humain comme étant « pures » de l'invasion de l'autre. Cette coupure nature/culture a été plus récemment dénoncée par B. Latour (1991).

Au-delà, nous sommes face à des difficultés que nous partageons avec d'autres sciences sociales et humaines, et qui ne sont donc pas spécifiques à la géographie : celle de penser subtilement, en évitant les pièges dont, entre autres :

- reconnaître les intentionnalités humaines des actions, sans tomber dans le subjectivisme ou dans l'idée que tous les phénomènes observés sont planifiés par les êtres humains (Elias N. 1970) ;
- reconnaître l'immersion des êtres humains dans le monde bio-physique sans tomber dans le déterminisme, en travaillant la malléabilité grâce aux symboles (Leroi-Gourhan A., Elias N.) et en prenant au sérieux le « régime écologique » (Zierhofer W., Weichhart P.) ;
- reconnaître le caractère construit de notre savoir – grâce aux différents symboles – sans tomber dans le piège du constructivisme radical. Travailler donc sur le développement d'un langage scientifique le plus différencié possible, en contrôlant précisément les distinctions qui y sont opérées.

A. Perspectives constructivistes

« Les problèmes ne se posent pas d'eux-mêmes. C'est précisément ce sens du problème qui donne la marque du véritable esprit scientifique, toute connaissance est une réponse à une question... Rien ne va de soi. Rien n'est donné. Tout est construit » (Bachelard G. 1938).

Dans le sillage des différents constructivismes ou constructionnismes, les théories sont des perspectives sur le monde qui sont construites ; ce sont des points de vue spécifiques, et peuvent donc être déconstruits. Elles se caracté-

risent par le fait que la réalité n'est pas caractérisée par des « ontologies » ou des qualités fixées une fois pour toutes, mais qui sont uniquement « différenciations » ou « sémantiques » qui nécessitent la définition d'une instance observante et communicante.

C'est en cela qu'elles sont « non-représentationnelles », car elles ne font pas l'hypothèse de l'existence d'un monde à découvrir, représenté par les symboles d'ordre scientifique. La description des faits, elle-même, est un instrument d'interaction communicationnelle, donc elle est à inscrire dans une logique cognitive, ce dont s'occupe l'épistémologie, mais pas l'ontologie. C'est surtout dans le langage de la systémique que ceci est formulé : l'observateur fait la distinction entre intérieur et extérieur, entre système et environnement. N. Luhmann (1984, 1998) en sociologie, F.G. Varela (1985) en biologie, W. Zierhofer (2002) en géographie travaillent en ce sens. On distingue ainsi des systèmes de premier, de deuxième et de troisième ordre : ceux qui sont observés, ceux qui sont capables d'observer, et ceux qui peuvent s'observer eux-mêmes. Cela remet en question non seulement la façon essentialiste de parler du découpage de l'espace – « l'espace se découpe tout seul », disait R. Brunet (1997) –, mais aussi les récentes tentatives d'A. Berque (2000) de présenter des solutions « onto-géographiques » aux problèmes du rapport des êtres humains à la Terre, qu'il s'agisse d'écosystème, de milieu ou de chôra. C'est également le langage de la phénoménologie où l'intentionnalité du sujet est au fondement du *Dasein* : jamais « en soi », toujours « en tant que ».

Comme le dit M. Lussault : « Cette posture se démarque radicalement du positivisme qui conçoit les concepts et les objets de connaissance comme présents tels quels dans un monde des réalités toujours déjà là, charge au chercheur, parfaitement objectif, de les découvrir en améliorant ses méthodes d'observation » (Lussault M. 2003b, p. 200). Est-ce que l'ontologie - la « *Wesenhaftigkeit* », la qualité essentielle ontologiquement parlant - est compatible avec la contingence, voire l'arbitraire des symbolisations humaines ? Je laisse cette question ouverte.

Il semble que là réside l'une des bifurcations cruciales pour la géographie : réaliser que les systèmes interprétatifs s'appuient sur l'importance du contexte, le caractère de projet de la connaissance, et moins sur l'idée d'une vérité révélée.

Les perspectives constructivistes comportent aussi des risques : a) comme il n'y a pas de vérité objective, les critères de validation de la connaissance sont moins aisés à mettre en place. Le critère de réfutabilité selon Karl Popper (1953) s'attache donc à la méthodologie plus qu'aux résultats du processus cognitif, voire aux implicites sociaux de l'observateur ; b) puisque la connaissance est construite et communiquée par un discours, il est possible de succomber à la tentation post-moderne et d'y voir le même type de discours que n'importe quel autre discours et ainsi de conclure que tous les discours se valent ; c) le risque du « constructivisme radical » (Glaserfeld E. von 1995) qui, appuyé sur des recherches en neurosciences, dénie tout intérêt au « principe de réalité » au motif que les images sont construites uniquement par le cerveau. Ici, le positionnement d'un « constructivisme réaliste », qui propose la connaissance comme processus constant d'allers et de retours entre construction/confrontation empirique, peut se révéler payant.

B. Penser relationnellement

Nous avons maintenant des indications selon lesquelles « penser relationnellement » est plus « efficace » du point de vue cognitif que penser en termes de « choses ». Je suivrai en cela N. Elias lors qu'il dit : « Nos modèles cognitifs ne sont pas encore assez souples pour une saisie suffisante des phénomènes d'interdépendance, nos mots pas assez malléables afin d'exprimer ce simple fait. Que l'on songe, pour appréhender cette forme de lien (*Zusammenhang*), à la structure dont est issue la notion d'entrecroisement (*Verflechtung*), un système réticulaire (*Netzgeflecht*). Un tel filet est fait de multiples fils reliés entre eux. Toutefois ni l'ensemble du réseau ni la forme qu'y prend chacun des fils ne s'expliquent à partir d'un seul de ces fils, ni de tous les différents fils en eux-mêmes ; ils s'expliquent uniquement par leur association, leur relation entre eux. Cette relation crée un champ de tension dont l'ordre se communique à chacun des fils et se communique de façon plus ou moins différente selon la position et la fonction de chaque fil dans l'ensemble du filet. La forme du fil singulier se modifie lorsque se modifient la tension et la structure de l'ensemble du réseau. Et pourtant ce filet n'est rien d'autre que la réunion de différents fils ; et en même temps chaque fil forme à l'intérieur de cette totalité une unité en soi ; il y occupe une place particulière et prend une forme spécifique » (Elias N. 1991, traduction modifiée par M.S.), soit dans sa version originale : « *Unsere Denkmodelle sind noch nicht beweglich genug, um Verflechtungserscheinungen zureichend faßbar zu machen, unsere Worte noch nicht genügend geschmeidig, um den einfachen Sachverhalt auch auszudrücken. Man mag, um sich dieser Form des Zusammenhangs zu nähern, etwa an jenes Gebilde denken, von dem der Begriff der Verflechtung abgelesen ist, an ein Netzgeflecht. Es gibt in einem solchen Geflecht viele einzelne Fäden, die miteinander verbunden sind. Dennoch ist weder das Ganze dieses Geflechts noch die Gestalt, die der einzelne Faden darin enthält, von einem Faden allein oder auch von allen einzelnen Fäden für sich zu verstehen, sondern ausschließlich von ihrer Verbindung her, von ihrer Beziehung zueinander. Aus dieser Verbindung ergibt sich ein Spannungssystem, dessen Ordnung sich jedem einzelnen Faden mitteilt, und zwar jedem Faden in einer mehr oder weniger verschiedenen Weise, je nach seiner Stelle und Funktion im Ganzen dieses Geflechts. Die Gestalt des einzelnen Fadens ändert sich, wenn sich Spannung und Aufbau des ganzen Geflechts ändern. Dennoch ist dieses Geflecht nichts anderes als eine Verbindung von einzelnen Fäden; und innerhalb dieses Ganzen bildet jeder Faden zugleich eine Einheit für sich; er hat darin eine einzigartige Stelle und Gestalt* » (Elias N. 1970, p. 54).

N. Elias propose donc d'appréhender les sociétés humaines comme un ensemble de « figurations », un ensemble d'interdépendance : des joueurs d'échecs, une école, une ville, un État etc. qui constituent des figurations, des relations d'ordre individuel et social et d'ordre spatial aussi.

Ceci est particulièrement intéressant pour la géographie, car, d'une part, les interdépendances peuvent se décrire comme agencements spatiaux, dont les relations prennent place et se mettent en place à distance, mais aussi, d'autre part, des liens avec le monde bio-physique peuvent être mis au jour. On peut alors entrer en résonance avec la thèse de B. Latour (1996) selon laquelle : « Les réseaux sont à la fois

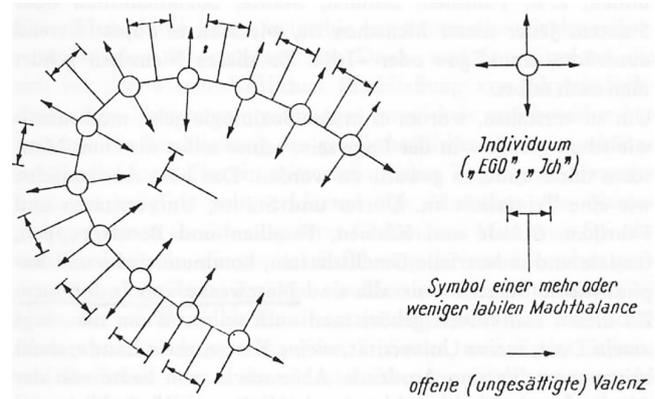


Figure 1 : *Was ist Soziologie ?* Source N. Elias (1970).

réels comme la nature, narrés comme le discours, collectifs comme la société » (1996, p. 15, souligné dans l'original). La naturalité et la matérialité du monde peuvent ainsi être mobilisées en sciences sociales.

Enfin, une approche relationnelle permet d'appréhender les lieux comme relations d'interdépendances : la ville comme ensemble de relations (Hannerz U. 1983), la région comme relation (Claval P. 1973). Les exemples du crayon (Berque A. 1999) ou de l'œuvre d'art (Volvey A. 2003) sont instructifs à cet égard. Mettre l'accent moins sur les différents éléments – ce serait une démarche analytique – mais sur les liens, les interactions, les interdépendances entre les éléments. Un exemple serait l'aménagement expliqué entre autres choses par le rapport à l'espace, par une certaine valeur assignée à l'espace. Bref, cette perspective revient à s'intéresser non seulement à la chose, mais aux relations qui font émerger la chose (voir par exemple le « buzz » fait dans le monde anglo-saxon, autour d'une « *relational geography* »).

C. Penser processuellement

C'est, en troisième lieu, penser processuellement. Toujours selon Norbert Elias :

« Nos langues sont ainsi faites que nous ne pouvons bien souvent exprimer un mouvement constant, une transformation continue, qu'en leur conférant d'abord par le langage et la pensée le caractère d'un objet isolé, statique, et qu'ensuite seulement l'adjonction d'un verbe exprime le caractère mouvant de cet objet. Lorsque nous nous tenons par exemple au bord d'une rivière et que nous voulons conceptualiser l'écoulement continu des eaux et en parler, nous ne pensons pas et nous ne disons pas : « Regarde l'écoulement continu de l'eau », mais nous pensons et disons : « Regarde comme la rivière coule vite ». Nous disons « le vent souffle », comme si le vent était autre chose qu'un souffle, comme s'il pouvait exister un vent qui ne souffle pas » (Elias N. 1991, p. 132-133).

L'un des enjeux majeurs pour penser géographiquement de façon adéquate réside dans la remise en cause de la pensée synchronique : conceptualiser les mouvements comme étant des « structures spatiales » – approche classique dans les travaux sur les « migrations interrégionales » ou les « aires de chalandise » –, voici l'un des écueils majeurs. Ceci a pour conséquence de façonner des concepts d'un nouveau type : des concepts qui appréhendent la dynamique plutôt que la dimension statique, trouver des mots pour décrire les processus, non des états (Mettre en place des qualités de lieu historiquement situées – ce que nous avons fait à l'équipe MIT

(2005) avec ce que nous avons appelé les « moments de lieux » – est une première tentative. Ce travail nous a mis sur la piste de penser qu'une station touristique qui émerge vers 1850 et une station touristique des années 1960 n'ont en fait plus grand chose à voir en 2000. L'une a traversé 150 ans de profondes transformations sociétales, l'autre 40 ans : et, pour l'instant nos langages conceptuels ne sont pas vraiment capables d'en saisir la différence. Les termes « ville-station » et « station à fonctions urbaines » introduisent déjà cet élément différenciateur indispensable, mais il convient de poursuivre cet effort). En français, nous sommes bien lotis pour faire cela : le terme « urbanisation » exprime un processus, bien qu'il soit souvent utilisé pour décrire un état. Utiliser des verbes au lieu des substantifs – comme pour « habiter » – permet également d'avancer dans cette voie.

D. Penser conceptuellement

L'un des enjeux cruciaux consiste à revoir notre arsenal conceptuel et à traquer les métaphores « dangereuses », c'est-à-dire celles qui nous font développer des modèles peu adéquats de la réalité, celles dont les qualités explicatives sont empreintes de physicalisme et de spatialisme, ou qui proposent des perspectives des sociétés humaines comme si elles étaient des pierres, atomes, animaux ou plantes. Nos théories et concepts et interprétations et explications sont pleins de métaphores, d'emprunts à la physique ou la biologie. C'est un problème, car nous construisons ainsi des images peu adéquates avec la réalité.

L'un des problèmes, mais aussi l'une des solutions, réside dans une préconisation simple : faire de la science sociale, non de la physique ou de la biologie. Par exemple, les mots « inertie », « gravitation », etc. nous aident, dans un premier temps, à mettre un mot sur un phénomène, mais cela doit être compris comme première étape, avant de cerner plus précisément le problème, avec pour objectif d'abandonner ces termes lors de l'élaboration théorique. Un deuxième exemple est celui de la métaphore de l'enracinement (qui est étroitement liée à ce que j'appelle le « modèle Heidegger-Moles » du rapport à l'espace : le proche = sécurité ontologique, le lointain = dangereux). Le rapport identitaire à l'espace est souvent exprimé sous cette forme : enracinement/déracinement. Mais, les êtres humains ne sont pas des plantes (cf. les développements dans P. Sloterdijk (1998) et F. Walter (2004)). Ceci ne signifie pas que les référents géographiques de l'identité n'aient pas de sens. Mais il convient de développer des modèles qui nous permettent de penser cela. Un troisième exemple est la confusion longtemps entretenue entre « perception » et « représentation » ou « imagination ». La « perception du risque » n'existe pas. On peut seulement construire ou imaginer comme étant un risque un événement d'ordre bio-physique ou financier, mais la perception réside dans le simple enregistrement, par les différents sens, des données sensibles, certes informé par des « filtres ».

Un dernier exemple important concerne les formulations comme « l'espace agit », « la ville fait », « la CSP explique » etc. ; il s'agit de formulations qui se trouvent souvent dans les écrits. Cela veut dire que la formulation, la pensée et la mise en texte ne sont pas assez contrôlées quant à leur champ de validité.

Je vous invite à revoir tous les concepts à cette aune. Penser géographiquement, c'est ainsi développer des langages

plus différenciés et des concepts plus adéquats concernant les multiples façons dont l'espace est mobilisé par les sociétés humaines.

IV. Problèmes méta-théoriques, aujourd'hui

Plusieurs problèmes se posent qui sont autant d'enjeux pour une géographie d'aujourd'hui et de demain. Il s'agit de problèmes d'ordre méta-théorique, c'est-à-dire des problèmes qui sont en amont du questionnement théorico-empirique. Le premier est celui du « tournant géographique » : il énonce la thèse selon laquelle l'ensemble des sciences sociales découvre l'espace comme problème scientifique. C'est un enjeu pour la géographie qui s'est traditionnellement saisie de cette question. Le troisième est celui du rapport entre les modèles structuraux et les modèles d'action. Je tenterai d'esquisser la possibilité de les rendre commensurables et d'en circonscrire la validité. Le troisième concerne le rapport entre géographie et société : quelle science développons-nous dans une société contemporaine dont les caractéristiques ont fondamentalement changé ? Comment adapter nos outils conceptuels à la nouvelle civilisation des réseaux dans laquelle les processus d'individualisation jouent davantage ?

A. *Space matters*

Nous sommes à l'orée d'un nouvel horizon cognitif. Il s'agit du « *spatial turn* » (Soja E. 1996) ou du « tournant géographique » (Gauchet M. 1995 ; Lévy J. 1996 et 1999) dans les sciences humaines et sociales. E. Soja défend la thèse selon laquelle la prise en compte de l'espace change tout et développe l'argument selon lequel tous les modèles et théories qui ne prennent pas en compte la dimension spatiale, doivent être amendés. Est-ce que l'ensemble des connaissances scientifiques sur les sociétés humaines doit être réécrit à cette aune ? C'est un questionnement vertigineux. D. Massey (1999) énonce également un argument central pour changer la prévalence du « *a-spatial approach of the world* » (p. 8) : « *our argument is that working these theories in an explicitly geographical fashion may radically reconfigure fields which previously had been thought without that dimension* » (p. 7). L'enjeu est d'imaginer une science sociale où les théories ne sont pas d'abord sociales, ensuite spatiales, mais où le spatial est intégré dans la théorisation.

Cette perspective pourrait bien convenir à la géographie, à condition de problématiser avec plus de subtilité la part du spatial dans le fonctionnement des sociétés humaines. On peut proposer de mettre à l'épreuve à l'aune de l'espace tous les concepts et modèles que nous rencontrons : le politique, l'habitus, le marché (P. Dockès (1965), dans son histoire de la pensée économique, a fait déjà cette découverte. En économie, P. Krugman (1998) et consorts s'y sont attachés, provoquant la fureur de certains géographes qui plaident que P. Krugman ne découvre rien de nouveau et que la géographie avait déjà tout dit. Peut-être, mais P. Krugman écrit le *open editorial* du *New York Times*...), mais aussi le développement de l'individu, la sexualité, le tourisme, la violence, la communication, etc. qui ne devraient plus être décrits comme des problèmes sociaux, mais décrits et expliqués par des modèles « avec dimension spatiale ». Cela conduit aussi à faire des recherches sur les modalités du géographique au quotidien : de choses évidentes pour les géographes telles que GPS, coordination

spatio-temporelle, et de choses moins évidentes telles que changer de vêtements dans la journée, faire l'amour, aller à la pêche etc. Donc, toujours se demander : de quelles manières les dimensions spatiales font partie de telle ou telle pratique ?

Ceci donne une responsabilité aux géographes. Mais, si nous voulons contribuer à ce mouvement, il convient d'être conscient de nos forces et de nos faiblesses. On peut en discerner trois.

1) Il ne s'agit ni de conceptualiser une projection du social sur l'espace, ni de travailler seulement sur la constitution sociale de l'espace, mais d'imaginer comment l'espace fait partie des problèmes du social, que ce soit de l'ordre de l'économie, du politique, des normes, des valeurs, des cultures, des identités. Cela remet en cause notre idée que l'espace est quelque chose de séparé du social ou opposé, que l'espace est une « chose » ou une « œuvre ». Nous découvrons qu'il est co-constitutif, l'une des dimensions des sociétés humaines avec le social, l'individuel, le temporel et le symbolique (Lévy J. 1994 ; Elias N. 1996). Nos conceptions doivent donc travailler en ce sens. Certains en tirent la conclusion que l'espace ne peut être un objet de recherche, que la géographie ne peut être définie comme « science de l'espace » comme c'est fait habituellement. Benno Werlen, par exemple, est ce qu'on pourrait appeler un « exorciste d'espace » (Weichhart P. 1999) : il traque toutes les formulations qui feraient soupçonner des conceptions substantialistes, qui font penser à une chose. Il a pu montrer que nous ne pouvons pas utiliser ce type de conception spatiale dans les sociétés « *late-modern* ». C'est un argument fort auquel nous devons nous confronter, et dont nous devons éprouver la consistance et la pertinence.

2) « *Study problems, not spaces* » ! Cela pourrait être la version géographique de ce que disait l'historien Lord Acton (1895) aux historiens : « *Learn as much by writing as by reading; be not content with the best book; seek sidelights from the others; have no favourites; keep men and things apart; guard against the prestige of great names; see that your judgments are your own, and do not shrink from disagreement; no trusting without testing; be more severe to ideas than to actions; do not overlook the strength of the bad cause or the weakness of the good; never be surprised by the crumbling of an idol or the disclosure of a skeleton; judge talent at its best and character at its worst; suspect power more than vice, and study problems in preference to periods; for instance: the derivation of Luther, the scientific influence of Bacon, the predecessors of Adam Smith, the medieval masters of Rousseau, the consistency of Burke, the identity of the first Whig* ». Ne pas prendre pour objectif cognitif un espace, mais des problèmes où la perspective centrale constitue les dimensions spatiales. Cela revient aussi à défricher de nouveaux champs *a priori* non investis par les géographes : sexualité ; enfance ; marché du CO₂ ; finances ; numérique ; produits de consommation ; services ; quotidien ; art ; production industrielle ; « *care* » ; « *panographies* » ; cerveau ; justice ; droit ; éthique ; amour ; langage ; affectif ; neuronal ; petit déjeuner ; famille ; divorce ; hobby ; fleurs. Dans tous ces exemples, des problèmes géographiques se posent aux sociétés humaines.

3) Un autre enjeu de la découverte du « tout spatial » est que les géographes peuvent, pour la première fois dans l'histoire, exporter leurs concepts, après des années passées à en importer. Pour cela, ils doivent acquérir une « *Anschlussfähigkeit* », la capacité à être adossés aux concepts des sciences sociales et humaines. Cela donne l'un des chantiers, l'un des « grands travaux » de la géographie : traduire les théories géographiques en langage compatible avec les découvertes des autres sciences sociales ; et (re)travailler les théories du social du point de vue du spatial.

Ainsi, tout devient géographique, mais pas *a priori*. Il faut le construire comme tel. Tout peut ainsi être objet du regard géographique ou de « l'imagination géographique », comme aiment à dire D. Harvey, A. Reynaud ou D. Gregory.

B. Articuler modèles structuraux et modèles d'action

Depuis une quarantaine d'années, les géographes travaillent sur deux lignes argumentatives : celle de la distance comme élément discriminant des « structures spatiales » et des « comportements » d'une part, et, d'autre part, celle d'une rationalité multiple des acteurs, culturellement, socialement et individuellement informée. Ces deux arguments sont jugés comme étant antagonistes – au sens fort de lutte – et fondamentalement opposés, épistémologiquement « incommensurables ».

Il s'agit en effet de deux modèles différents de l'humain et de l'espace. Le premier constitue une approche physicaliste qui doit chercher ses explications à l'extérieur de son corpus, une science des propriétés formelles, car le contenu est traité comme étant indifférent aux propositions. L'approche n'est pas équipée pour autre chose que la localisation spatiale (dans le cas de la *time geography* la localisation spatio-temporelle) des différentes questions sociales (cf. B. Lenntorp (2004) pour cette chute fantastique qui remet à sa place la *time-geography*).

D. Harvey (1973) pointait ce fait en disant que l'analyse spatiale manque « *to say anything really meaningful about events as they unfold around us* ». Aujourd'hui, trente-cinq ans plus tard, les géographes reprochent aux tenants de l'analyse spatiale une naturalisation de la notion « espace » – faire comme si un espace existait en soi et régi par des lois spatiales intrinsèques, sans lien avec la société –, une épistémologie « réaliste » – prendre les mots pour les choses –, une conception primaire de l'espace, une stratégie heuristique plus proche des sciences bio-physiques que des sciences humaines et sociales.

Au lieu d'en faire l'inventaire, je propose la question suivante : est-ce gênant d'adopter en sciences humaines et sociales une approche physicaliste ? À quoi la stratégie heuristique physicaliste sert-elle ? Quel est l'apport et quelles en sont les limites ? Qu'arrive-t-on à dire, que n'arrive-t-on pas à dire ? À quelle compétence du quotidien cette compétence « spatialiste » du géographe correspond-elle ? Cette réflexion, qui n'est pas menée jusqu'ici, me paraît fondamentale pour résoudre ce problème, en géographie tout comme dans d'autres sciences sociales, de la pertinence de ce genre d'approche.

L'argument fort contre ce type d'approche réside dans la reconnaissance d'un autre niveau de complexité des sociétés

humaines par rapport au domaine végétal, animal ou a-biotique, notamment par l'existence du symbolique (Morin E. 1977-2006 ; Elias N. 1970). La conséquence simple serait de bannir les approches non conformes à la complexité des sociétés humaines et sociales, ce que propose par exemple B. Werlen (1995 et 1997) avec l'argument que l'approche de la *spatial analysis* ne permet pas d'appréhender la dimension proprement humaine des actions humaines.

Cependant, une fois reconnues les limites intrinsèques des approches structurales, il se pose la question de savoir quel est précisément le champ de validité de cette physique ou biologie sociale, afin de ne pas « permettre » des extrapolations incontrôlées. Avons-nous « quand même » quelque chose à apprendre de ce type d'approche ? Et si oui, quoi ? Est-ce possible d'articuler et d'intégrer ces deux lignes argumentatives présentées comme étant opposées ? Si oui, comment ? Peut-on développer des modèles qui tiennent compte de la capacité d'interprétation des êtres humains et des qualifications d'espace, tant quantitatives que qualitatives ? Cela me semble un problème fondamental et un enjeu pour la géographie.

Les questions formulées ainsi permettent déjà de repérer trois possibilités de réponse que je livre ici de façon provisoire, avec la nécessité d'un approfondissement ultérieur :

- a) assigner une place pertinente aux différents modèles : je défends la thèse que les modèles spatiaux classiques n'expliquent rien. Cette thèse est valide si, et seulement si, l'on définit « explication satisfaisante » en sciences sociales par le critère d'une reconstruction *a posteriori* des logiques d'action et des conditions de possibilité des situations (Popper K. 1953). Il s'agirait dans le cas des modèles structuraux plutôt de régularités mises au jour, de récurrences dans les actions humaines, non d'explications. En effet, la « distance » en soi n'explique rien. Elle prend sens – théoriquement – dans un certain cadre interprétatif, et – pour les individus – dans un certain arbitrage entre aspirations, réflexivité, intentionnalité, contrôle social, possibilités techniques et économiques et compétences individuelles, etc.
- b) Les modèles structuraux expriment un mode spécifique de rapport à l'espace – celui d'une rationalité instrumentale selon Max Weber (Werlen B. 1995 et 1997). D'autres modes existent aussi (identitaires, esthétiques, fondés sur l'altérité, etc.) ayant chacun une spatialité propre. Les modèles spatiaux classiques pourraient donc être une façon de travailler sur le rapport à l'espace. Reconnaître ce type d'utilité revient à poser la question du rapport de l'adéquation entre qualité des lieux et pratiques, plus ou moins assurée par les individus (Stock M. 2001 ; Équipe MIT 2002).
- c) Travailler le rapport entre qualité d'espace et pratique : comment la qualité d'espace peut-elle être qualifiée et comment change-t-elle ? L'utilisation de données statistiques, de techniques statistiques et mathématiques peut aider à la qualification d'espace. Définir une *global city* par rapport à un *global tourist resort* est possible, entre autres, par l'utilisation d'approches de type analyse spatiale, notamment les techniques statistiques. Cette qualification d'ordre scientifique peut ensuite être confrontée aux qualifications mises en œuvre par les humains dans leur « géographies du quotidien » – le « *alltägliche Geographie-Machen* » de B. Werlen (1997).

Symétriquement, nous devons nous pencher sur les modèles de rapport à l'espace ou les modèles d'action, qui posent également des problèmes de pertinence. En effet, nous disposons de nombreuses contributions qui favorisent d'une part les référents géographiques de la proximité, de la familiarité, de l'enracinement, de la sécurité ontologique (le quartier ou le « *home* » étant des référents majeurs) et qui d'autre part analysent le lointain, le vaste Monde comme dangereux, inconnu, etc. (cf. seulement les travaux de la humanistic geography comme ceux d'E. Relph (1976) ou d'Y.F. Tuan (1977) ainsi que ceux de A. Moles (1995)). On n'a pas jusqu'ici critiqué cette vue : on l'a prise comme allant de soi. Avec la polytopie des pratiques, on s'aperçoit que ce rapport à l'espace – le « modèle Heidegger-Moles » du rapport à l'espace (Stock M. 2007) – n'est pas évident et qu'il faut le questionner et, le cas échéant, le remplacer par d'autres modèles ou, du moins, circonscrire sa validité.

En tous cas, la solution de ces problèmes nécessite sans doute, dans un premier temps, de développer une (auto-)réflexivité permettant de se rendre compte qu'il s'agit là d'approches qui proposent des perspectives sur des problèmes différents, mais semblables. Les questions posées se ressemblent, les réponses données et les stratégies heuristiques mises en œuvre sont absolument différentes. D'où une confusion qu'il s'agit de dissiper.

C. Nouvelle ère, nouvelle géographie ?

Quelle géographie pour quelle société ? Voici une dernière question cruciale que nous devons nous poser. La question de savoir quel type de société nous abordons est une question préalable à la question de la pratique du géographe : car à la différence des sciences bio-physiques, l'objet des sciences humaines se transforme relativement plus rapidement. Les sociétés humaines de l'an 2000 sont différentes de celles de 1800 ou de 1900 bien que le génome n'ait sans doute pas subi de changement. Ce changement sociétal affecte la façon dont le dispositif cognitif de la géographie évolue ce dont elle doit s'accommoder.

B. Werlen (1995 et 1997) pose de ce point de vue la question : quelle géographie pour quelle société ? Il y répond en accord avec les thèses d'A. Giddens (1994) en disant que l'ontologie de la société est « *late-modern* » (modernité tardive), donc la géographie doit choisir un mode d'appréhension qui permet de comprendre ces changements.

Au-delà de ce qualificatif d'époques qui se succéderaient : Sociétés traditionnelles, Sociétés modernes, Sociétés modernes tardives, et dont il conviendrait de débattre, de nombreux attributs existent en effet pour désigner les sociétés humaines contemporaines : Information ; Savoir ; Numérique ; Post-industrielle ; Permissive ; Individualiste ; Hyper-capitaliste ; Société des individus ; Post-moderne ; *Late modern* ; Deuxième modernité ; *Space age* ; Civilisation du loisir ; *Erlebnisgesellschaft* ; *Multioptionsgesellschaft* ; *Network society*. Et j'en passe.

La thèse fondamentale de ces qualificatifs réside dans l'idée que les qualités des sociétés humaines auraient fondamentalement changé par rapport aux sociétés antérieures. D'où la question pour la géographie : pouvons-nous continuer à être dans notre travail quotidien de chercheurs sans nous demander : et si nos outils conceptuels n'étaient pas adaptés

à notre objet d'étude ? (Avec le recul d'un siècle, on s'aperçoit que les géographes ont toujours « résisté » avant d'engager les recherches sur les problèmes cruciaux, et sont ainsi passés à côté des enjeux de la société. Un bon exemple est constitué par le « tourisme » dans les publications des géographes entre 1900 et 1950, période de massification du phénomène. Dans les principales revues – *Annales de Géographie*, *Geographische Zeitschrift*, *Annals of the Association of American Geographers*, *Journal of the Royal Society of Geographers*, *Economic Geography* – et quelques monographies y compris la *Géographie Universelle* de P. Vidal de la Blache et E. de Martonne, on ne compte qu'une dizaine d'occurrences traitant du tourisme. On peut juger cela positivement – au moins n'ont-ils pas été dans un rôle de commentateur de la société contemporaine, comme les journalistes –, ou négativement – ils prétendent décrire des formations sociales ou des genres de vie contemporains, mais en fait décrivent une société qui n'existe plus).

V. Demain, un nouveau style scientifique pour la géographie ?

Nous sommes face à un défi : questionner nos habitudes de pensée.

Pour réussir, appuyons-nous sur l'ensemble des qualités que nous avons en tant que « figuration » de chercheurs constituant un collectif, une communauté de géographes. En tant qu'individus, les géographes ont tous des qualités différentes qui ne sont pas toujours valorisées : les uns savent faire des cartes, d'autres des entretiens ; les uns posent des questions, d'autres y répondent ; les uns traitent des statistiques, d'autres inventent un nouveau protocole méthodologique ; les uns réfléchissent sur de nouveaux dispositifs d'enquête, d'autres font une « *thick description* » (Geertz C.) de lieux singuliers ; les uns choisissent un problème large, d'autres des objets de recherche très étroits ; ainsi les sujets de recherche choisis reflètent-ils tous plus ou moins des névroses personnelles, traitées avec plus ou moins d'engagement, plus ou moins de distanciation.

Tout cela fait partie de la géographie et peut être valorisé. Tout cela est nécessaire dans une division du travail scientifique de plus en plus poussée. MAIS, cela donne une responsabilité à chacun : cela signifie en effet que chacun doit être conscient de la place qu'il occupe au sein de ce réseau que constitue la géographie ; que chacun doit être auto-réflexif par rapport à ses apports et limites et plus soigneusement délimiter le champ de validité de ses propositions, mieux réfléchir les enjeux théoriques de ses propositions, et s'inscrire dans un devenir de la connaissance scientifique. Chacun doit être capable de dire ce qu'on peut dire et de dire ce qu'on ne peut pas dire, donc aller au-delà de la logique wittgensteinienne « *Wovon man nicht sprechen kann, darüber muss man schweigen* » (Wittgenstein L. 1985, p. 7). Ainsi puisque le langage selon L. Wittgenstein, constitue la limite de notre monde, nous ne pouvons exprimer ce qui est en dehors de notre langage, donc il faut le taire. Cependant, l'une des responsabilités du scientifique n'est-elle pas de pointer – avec des insuffisances certes – les lacunes de ses propres recherches, ce qui reste à l'ombre de l'ensemble langagier utilisé ? Donc, dire aussi ce qu'on ne dit pas !

La géographie sera demain ce que font les géographes aujourd'hui.

Étonnons-nous.

Posons des questions.

Soyons créatifs.

Anything goes.

Références bibliographiques

Ackerman E.A. (éd.) 1965 - *The Science of geography*, National Academy of Science Publication, Washington, 80 p.

Bachelard G. 1938 - *La formation de l'esprit scientifique*, 5^e édition 1967, VRIN, Paris, 256 p.

Berque A. 1995 - « Milieu géographique », in Bailly A., Ferras R. & Pumain D. (éd.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, Paris, p. 349-367.

Berque A. 1999 - « Géogrammes. Pour une ontologie des faits géographiques », *L'Espace géographique*, vol. 28, n°2, p. 320-326

Berque A. 2000 - *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Belin, Paris, 271 p.

Berque A. 2005 - « La forclusion du travail médial », *L'Espace géographique*, vol. 32, n°1, p. 81-90.

Broek J.O.M. 1965 - *Compass of Geography*, Ohio University Press, Ohio.

Brunet R. 1993 - « Géographie », in *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*, coll. Dynamique du Territoire, La Documentation française, Paris (éd. de 2003), 518 p.

Brunet R. 1997 - *Territoires de France et d'Europe. Raisons de géographie*, Belin, Paris, 320 p.

Buléon P. & Di Méo G. (éd.) 2005 - *La géographie sociale*, Armand Colin, Paris.

Burton I. 1963 - « The Quantitative Revolution and Theoretical Geography », *Canadian Geographer*, vol. 7, p. 151-162.

Buttimer A. 1980 - « Home, Reach, and the Sense of Place », in Buttimer A. & Seamon D. (ed.), *The Human Experience of Space and Place*, Croom Helm, Londres, p. 166-187.

Claval P. 1973 - *Principes de géographie sociale*, LITEC, Paris, 351 p.

Cosgrove D. & Jackson P. 1987 - « New Directions in Cultural Geography », *Area*, 19, p. 95-101.

Dockès P. 1965 - *L'Espace dans la pensée économique des XVI^e-XVIII^e siècles*, Flammarion, Paris, 461 p.

Dürr H. 1999 - « Only connect... Pleading for a neo-holistic geography », *Geographica Helvetica*, vol. 54, n°4, p. 189-198.

Elias N. 1970 - *Was ist Soziologie?* Munich, Juventa. En anglais, *What is sociology?*, Hutchinson éditeur, Londres, 1978.

Elias N. 1991 - *Qu'est-ce que la sociologie?* Agora, Paris, 220 p.

Elias N. 1993 - *Engagement et Distanciation. Contributions à la sociologie de la connaissance*, Fayard, Paris, 258 p.

- Elias N.** 1996 - *Du temps*, Fayard, Paris (1^{ère} éd. allemande en 1984), 223 p.
- Elias N.** 1997 - *Qu'est-ce que la sociologie ?* Agora, Paris, p. 132-133.
- Équipe MIT** 2002 - *Tourismes 1. Lieux communs*. Coll. Mappemonde, Belin, Paris, 320 p.
- Équipe MIT** 2005 - *Tourismes 2. Moments de lieux*. Coll. Mappemonde, Belin, Paris, 349 p.
- Ferrier J.P.** 1984 - *La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier des géographes. Antée 1*. Edisud, Aix-en-Provence.
- Frémont A.** 1999 - *Région, espace vécu*, coll. Champs, PUF, Paris (1^{ère} éd. 1976), 288 p.
- Gatrell A.** 1985 - "Any Space for Spatial Analysis", in Johnston R.J. (ed.), *The Future of Geography*, Methuen, Londres.
- Gauchet M.** 1995 - *Le désenchantement du monde*, (nouvelle édition 2005) coll. Folio, Gallimard, Paris, 457 p.
- Giddens A.** 1994 - *Les conséquences de la modernité*, L'Harmattan, Paris (1^{ère} édition anglaise en 1990), 192 p.
- Glaserfeld E. von** 1995 - *Radical Constructivism, A Way of Knowing and Learning*, Routledge, London, 214 p.
- Gumuchian H.** (éd.) 2003 - *Les acteurs, ces oubliés du territoire*, Economica, Paris, 186 p.
- Haggett P.** 1981 - *The Geographer's Art*, Basil Blackwell, Oxford.
- Haggett P.** 1991 - « Geography », in Johnson R. & Gregory D. (ed.), *Dictionary of human Geography*, Blackwell, Oxford, 191 p.
- Hannerz U.** 1983 - *Explorer la ville*, Les Éditions de Minuit, Paris, 432 p.
- Hartke W.** 1959 - « Gedanken über die Bestimmung von Räumen gleichen sozialgeographischen Verhaltens », *Erdkunde*, vol. 9, n° 4, pp. 426-436.
- Hartshorne R.** 1959 - *Perspectives on the Nature of Geography*, Association of American Geographers, Washington, 201 p.
- Harvey D.** 1973 - *Social Justice and the City*, Arnold, Londres, 336 p.
- Hettner A.** 1927 - *Die Geographie. Ihre Geschichte, ihr Wesen und ihre Methoden*, Hirt, Breslau, 464 p.
- Hilbert D.** 1900 - « Mathematische Probleme - Vortrag, gehalten auf dem Internationalen Mathematiker-Kongress zu Paris 1900 », *Nachrichten von der Königl. Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Mathematisch-Physikalische Klasse*, p. 253-297. À consulter sur le site internet : <http://www.mathe.tu-freiburg.de/~hebis/caf/hilbertprobleme.html>.
- Jones E.** 1984 - On the specific nature of space", *Geoforum*, 15(1), p. 5-9.
- Kinving R.K.** 1953 - "The geographer as a humanist", *Advancement of science*, vol. 10, p. 157-168.
- Knafou R. & Stock M.** 2003 - « Épistémologie de la géographie », in Lévy J. & Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, p. 323-325.
- Krugman P.** 1998 - "What's new about the new economic geography?" *Oxford Review of Economic Policy*, vol. 14, n°2, p. 7-17.
- Kuhn T.** 1972 - *La structure des révolutions scientifiques*, coll. Champs, Flammarion (édition poche de 1999), Paris, 284 p.
- Lahire B.** 1998 - *L'homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Nathan, Paris, 372 p.
- Latour B.** 1991 - *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, La Découverte, Paris, 207 p.
- Latour B.** 1996 - *Petites leçons de sociologie de sciences*, La Découverte, Paris, 251 p.
- Lenntorp B.** 2004 - "Path, Prism, Project, Pocket and Population. An Introduction", *Geografiska Annaler B*, 86, p. 223-226.
- Lévy J.** 1994 - *L'espace légitime. Sur la dimension géographique de la fonction politique*. Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Paris, 442 p.
- Lévy J.** 1996 - « Une géographie vient au monde », *Le Débat*, n°92, p. 43-57.
- Lévy J.** 1999 - *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le monde*, Belin, Paris, 398 p.
- Lévy J. & Lussault M.** 2003 - « Géographie », *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, 1033 p.
- Ley D.** 1985 - « Cultural/Humanistic Geography », *Progress in Human Geography*, vol. 9, p. 415-423.
- Lord Acton J.** 1895 - *Lectures on Modern history*, Macmillan, Londres (édition de 1906), 362 p. À consulter sur le site internet : <http://www.gutenberg.org/ebooks/18685>
- Luhmann N.** 1984 - *Soziale Systeme*, Francfort, Suhrkamp, 674 p.
- Luhmann N.** 1998 - *Die Gesellschaft der Gesellschaft*, Francfort, Suhrkamp, 1164 p. (2 vol.).
- Lussault M.** 2000 - « Action(s) ! », in Lussault M. & Lévy J. (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Belin, Paris, p. 11-36.
- Lussault M.** 2003a - « Nature », in Lévy J. & Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, p. 654-657.
- Lussault M.** 2003b - « Constructivisme », in Lévy J. & Lussault M. (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Belin, Paris, p. 200-203.
- Lussault M.** 2007 - *L'homme spatial. Construction sociale de l'être humain*, Seuil, Paris, 363 p.
- Massey D.** 1999 - "Issues and Debates", in Massey D., Allen J. & Sarre P. (ed.), *Human Geography Today*, Polity Press, Londres, 352 p.
- Meyer M.** 1995 - *L'histoire de l'ontologie*, coll. Quadrige, PUF, Paris, 176 p.
- Mitchell D.** 1995 - *Cultural Geography. A Critical Introduction*, Blackwell, Oxford, 352 p.
- Moles A.** 1995 - « Vers une psycho-géographie », in Bailly A., Ferras R. & Pumain D. (éd.), *Encyclopédie de géographie*, Economica, Paris, p. 159-187.
- Morin E.** 1977-2006 - *La méthode de la méthode*, coll. Points, Seuil, Paris, 6 tomes.

Olsson G. 2007 - *Abysmal. Critique of Cartographical Reason*, University of Chicago Press, Chicago, 584 p.

Parkins A.E. 1934 - "The Geography of American Geographers", *Journal of Geography*, vol. 33, p. 221-230.

Popper K. 1953 - *Conjectures and Refutations. The Growth of Scientific*. Éd. fr. : *Conjectures et réfutations : La croissance du savoir scientifique*, Payot, Paris, 610 p.

Pohl J. 1993- *Regionalbewusstsein als Thema Sozialgeographie: Theoretische Überlegungen und empirische Untersuchungen am Beispiel Friaul*. Regensburg, Lassleben, coll. Münchener Geographische Hefte, vol. 70, 276 p.

Relph E. 1971 - "An Inquiry onto the Relations between Phenomenology and Geography", *Canadian Geographer*, vol. 14, n°3, p. 193-201.

Relph E. 1976 - *Place and Placelessness*, Pion, Londres, 156 p.

Reynaud A. 1982 - « Géographie, science sociale », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, n° 49-50, 164 p.

Sack R.D. 1980 - *Conceptions of Space in Social Thought. A Geographic Perspective*, coll. Critical Human Geography, Macmillan, Londres.

Sloterdijk P. 1998 - *Sphären I. Blasen*. Suhrkamp, Francfort.

Soja E. 1996 - *Thirdspace. A Journey into Los Angeles and Other Real-and-Imagined Places*, Blackwell, Oxford, 334 p.

Stock M. 2001 - *Pratiques des lieux et mobilité géographique*, thèse de géographie, Université de Paris VII, 671 p.

Stock M. 2004a - « L'habiter comme pratiques des lieux », *Espacestems.net, Textuel*, consultez le site internet : http://www.espacestems.net/document_759.html.

Stock M. 2004b - « Pratiques des lieux, modes d'habiter, régimes d'habiter : pour une analyse triologique des dimensions spatiales des sociétés humaines », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 115-118, pp. 213-229.

Stock M. 2006 - « L'hypothèse de l'habiter poly-topique », *Espacestems.net, Textuel*, consultez le site internet : http://www.espacestems.net/document_1853.html

Stock M. 2007 - « Théorie de l'habiter. Questionnements », in Paquot T. & Younès C. (dir.), *Habiter. Le propre de l'humain*, La Découverte, Paris, 380 p.

Tobler W. 1970 - "A Computer Movie Simulating Urban Growth in the Detroit Region", *Economic Geography*, 46, p. 234-240.

Thrift N. 1996 - *Spatial Formations*, Sage, Londres, 367 p.

Tuan Y.F. 1971 - "Geography, Phenomenology and the Study of Human Nature", *Canadian Geographer*, vol. 14, n°2, p. 193-201.

Tuan Y.F. 1974 - *Topophilia. A Study of Environmental Perception, Attitudes and Values*, Columbia Press, New York, 260 p.

Tuan Y.F. 1977 - *Space and Place. The Perspective of Experience*, Arnold, Londres, 235 p.

Vallaux C. 1929 - *Les sciences géographiques*, Alcan, Paris, 413 p.

Varela F.G. 1985 - *L'arbre de la connaissance*, Addison-Wesley France, Paris, 260 p.

Volvey A. 2003 - *Art et spatialité chez Christo et Jeanne-Claude*, thèse de géographie, Université de Paris I - Panthéon-Sorbonne.

Walter F. 2004 - *Les figures paysagères de la nation. Territoire et paysage en Europe (XVI^e-XX^e siècle)*, Éditions de l'EHESS, Paris, 528 p.

Weichhart P. 1999 - « Die Räume zwischen den Welten und die Welt der Räume », in Meusburger P. (dir.), *Handlungszentrierte Sozialgeographie*. Benno Werlens Entwurf in kritischer Diskussion. Steiner, Stuttgart, p. 67-94.

Werlen B. 1995 - *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen 1. Zur Ontologie von Gesellschaft und Raum*, Steiner, Stuttgart, 277 p.

Werlen B. 1997 - *Sozialgeographie alltäglicher Regionalisierungen 2. Globalisierung, Region und Regionalisierung*, Steiner, Stuttgart, 434 p.

Werlen B. 2000 - *Sozialgeographie*. Haupt, Berne, 301 p.

Werlen B. 2003 - « Géographie culturelle et tournant culturel », *Géographie et Cultures*, n°47, p. 7-27.

Wittgenstein L. 1985 - *Tractatus logico-philosophicus*, Reclam, Stuttgart, 56 p.

Zierhofer W. 2000 - *Gesellschaft. Transformation eines Problems*, Université d'Oldenburg, Oldenburg, 299 p.

Zierhofer W. 2002 - "Speech acts and spaces", *Environment and planning A*, vol. 34, p. 1355-1372

Bibliographie non-citée des différents « tournants »

Tournant quantitatif et structuraliste

Bartels D. 1968 - *Zur wissenschaftstheoretischen Grundlegung einer Geographie des Menschen*, Steiner, Wiesbaden, 225 p.

Berry B. & Marble D. (éd.) 1968 - *Spatial Analysis. A Reader in Statistical Geography*. Prentice Hall, Englewood Cliffs, 512 p.

Chorley R. & Haggett P. 1967 - *Models in Geography*, Arnold, Londres, 816 p.

Tournant culturel

Crang M. 1998 - *Cultural Geography*, Routledge, Londres, 215 p.

Gebhardt H., Reuber P. & Wolkersdorfer G. (ed.) 2003 - *Kulturgeographie. Aktuelle Ansätze und Entwicklungen*, Spektrum, Heidelberg, 320 p.

Jackson P. 1989 - *Maps of Meaning. An Introduction to Cultural Geography*, Unwin Hyman, Londres, 213 p.

Ley D. & Duncan J. (dir.) 1993 - *Place/culture/representation*, Routledge, Londres, 341 p.

Tournant post-structuraliste

Gibson-Graham J.K. 2000 - "Poststructural Interventions", in Shepard E. & Barnes T. (éd.), *A Companion to Economic Geography*, Blackwell, Oxford, 536 p.

Doel M. 1999 - *Poststructuralist Geographies. The Diabolical Art of Spatial Science*, Edinburgh University Press, Edinburgh, 230 p.

Whatmore S. 1999 - "Hybrid Geographies. Rethinking the 'Human' in Human Geography", in Massey D., Allen J. & Sarre P. (ed.), *Human Geography Today*, Polity, Cambridge, 352 p.

Farinelli F., Olsson G. & Reichert D. 1994 - *Limits of representation*, Accedo, Munich, 222 p.

Tournant interprétatif

Buttimer A., Seamon D. (éd.) 1980 - *The Human Experience of Space and Place*. Croom Helm, Londres, 199 p.

Entrikin J.N. 1991 - *The Betweenness of Place*, University of California Press, Berkeley, 196 p.

Tournant actoriel

Werlen B. 1993 - *Society, Action, Space. An Alternative Human Geography*, Routledge, Londres.

Gregory D. & Walford R. (ed.) 1984 - *Horizons in human geography*, Macmillan, Basingstoke, 426 p.

Racine J.B. & Raffestin C. 1983 - « L'espace et la société dans la géographie sociale francophone : pour une approche critique du quotidien », in Paelinck J.H.P. & Salles A., *Espace et localisation. La redécouverte de l'espace dans la pensée scientifique de langue française*. Economica, Paris, p. 304-329.

Géographies « postmodernes »

Dear M. 1988 - "The Postmodern Challenge. Reconstructing Human Geography", *Transactions of the Institute of British Geography*, vol. 13, p. 262-274.

Dear M. 2000 - *The Postmodern Urban Condition*, Blackwell, Malden (Mass.), 352 p.

Dear M. & Flusty S. 2002 - *The Spaces of Postmodernity. Readings in Human Geography*, Blackwell, Malden (Mass.), 512 p.

Harvey D. 1989 - *The Condition of Postmodernity. An Enquiry into the Origins of Cultural Change*, Blackwell, Oxford, 392 p.

Pred A. 1995 - *Recognizing European Modernities: A Montage of the Present*, Routledge, London, New York, 291 p.

Soja E. 1989 - *Postmodern Geographies: The Reassertion of Space in Social Theory*, Verso, Londres, 228 p.

Rapport au monde bio-physique

Castree N. & Braun B. 2001 - *Social Nature. Theory, Practice, Place*, Blackwell, Oxford, 281 p.

Ernste H. (éd.) 1994 - *Pathways to Human Ecology*, Peter Lang, Bern, 277 p.

Zierhofer W. 1997 - « Grundlagen für eine Geographie des relationalen Weltbildes. Die sozial-wissenschaftliche Bedeutung von Sprachpragmatik, Ökologie und Evolution », *Erdkunde*, 51, p. 81-99.

Nouveaux objets géographiques

- corps :

Bauriedl S., Fleischmann K. & Strüver A. 2000 - « Verkörperte Räume - "verräumte" Körper. Zu einem

feministisch-poststrukturalistischen Verständnis der Wechselwirkungen von Körper und Raum », *Geographica Helvetica*, 55, 2, p. 130-137.

Pile S. 1996 - *The Body and the City. Psychoanalysis, Space and Subjectivity*, Routledge, Londres, 276 p.

- sexualité :

Bell D. & Valentine G. (éd.) *Mapping Desire. Geographies of Sexuality*, Routledge, Londres, 370 p.

- espace numérique :

Graham S. & Marvin S. 1996 - *Telecommunications and the City. Electronic Spaces, Urban Places*, Routledge, Londres, 434 p.

Curry M. 1996 - *Digital places. Living with geographic information technologies*, Routledge, Londres, 191 p.

Pickles J. 1995 - *Grounded Truth. The Social Implications of Geographic Information Systems*. Guilford, New York, 270 p.

- individu :

Pile S. & Thrift N. (éd.) 1996 - *Mapping the Subject. Geographies of Cultural Transformations*, Routledge, Londres, 432 p.

- émotions :

Numéro thématique de *Geografiska Annaler B*, 2004, n°4

Nouvelles approches d'anciens problèmes

- géopolitique :

Ò Tuathail G. 1996 - *Critical Geopolitics. The Politics of Writing Global Space*, University of Minnesota, Minneapolis.

Agnew J. 1994 - "The Territorial Trap' : The Geographical Assumptions of International Relations Theory", *The Review of International Political Economy*, 1, p. 53-80.

- géographie économique :

Bathelt H. & Glückler J. 2003 - *Wirtschaftsgeographie, Ökonomische Beziehungen in räumlicher Perspektive (Economic Geography. Economic Relations in Spatial Perspective)*. 2nd Edition. UTB - Ulmer: Stuttgart.

Peet R. & Thrift N. 1989 - *New models in geography*, Unwin Hyman, Londres, (2 vols.)

- réflexions épistémologiques :

Olsson G. 1980 - *Eggs in Bird/Bird in Eggs*, Pion, Londres, 187 p.

Rose G. 1993 - *Feminism and Geography. The Limits of Geographical Knowledge*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 205 p.

Barnes T. & Duncan J. 1992 - *Writing Worlds. Discourse, Text and Metaphor in the Representation of Landscape*, Routledge, Londres, 304 p.

Gregory D. 1994 - *Geographical Imaginations*, Blackwell, Oxford, 384 p.

Lippuner R. 2005 - *Raum, Systeme, Praktiken. Zum Verhältnis von Alltag, Wissenschaft und Geographie*, Steiner, Stuttgart, 230 p.